

A 2004 Langues

ÉCOLE NATIONALE DES PONTS ET CHAUSSÉES,
ÉCOLES NATIONALES SUPÉRIEURES DE L' AÉRONAUTIQUE ET DE L' ESPACE,
DE TECHNIQUES AVANCÉES, DES TÉLÉCOMMUNICATIONS,
DES MINES DE PARIS, DES MINES DE SAINT-ETIENNE, DES MINES DE NANCY,
DES TÉLÉCOMMUNICATIONS DE BRETAGNE,
ÉCOLE POLYTECHNIQUE (Filière TSI)

CONCOURS D'ADMISSION 2004

LANGUES VIVANTES

(Durée de l'épreuve : 1 heure et demie)

Sujets mis à la disposition des concours :
ENSAE (Statistique), ENSTIM, TELECOM-INT, TPE-EIVP.
Cycle International

L'emploi de tous documents (dictionnaires, ...) et de tous appareils (traductrices ou calculatrices électroniques, ...) est interdit dans cette épreuve. L'épreuve de langue vivante est constituée, d'une part, d'un THÈME dont les candidats trouveront le texte à la page 2 pour l'allemand, à la page 3 pour l'anglais, à la page 4 pour l'arabe, à la page 5 pour l'espagnol, à la page 6 pour l'italien, à la page 7 pour le russe, d'autre part d'un TEXTE A CONTRACTER en 180 mots dans la langue choisie. Ce texte se trouve pages 8 et 9. Le candidat indiquera lui-même le nombre de mots employés dans la contraction de texte.

Le thème est noté sur 8 ; la contraction de texte sur 12. Les candidats sont priés de mentionner en tête de leur copie la langue dans laquelle ils ont composé. Il est rappelé que cette langue est obligatoirement celle qu'ils ont indiquée dans leur dossier d'inscription.

Remarque : *Les références du thème et de la contraction ne sont ni à traduire ni à résumer.*

ALLEMAND

« Je sais bien que, ces derniers temps, vous n'avez guère été satisfaite de moi. Je vous ai souvent fait défaut quand vous aviez besoin de moi. » Elle fondit en larmes. « Mais j'aimerais rester avec vous. Je ferai des efforts, je vous le promets. J'ai agi inconsidérément. J'étais tourmentée car je croyais que tout prendrait fin cet été.

— Tout ? releva aussitôt Agnès.

— Mon séjour en Allemagne. Votre départ m'obligeait à m'en aller moi aussi et à rentrer en France.

— Pourquoi ? Vous pourriez trouver une autre place de jeune fille au pair.

— Ici ? À Bonn ? Il n'y a pratiquement plus de familles françaises. Tout le monde est à Berlin depuis l'automne dernier.

— C'est vrai, admit Agnès. Mais pourquoi ne pas aller à Berlin ?

— C'est à Bonn que je veux rester. »

(...) Pourquoi tenait-elle spécialement à rester à Bonn ? Si elle ne voulait pas aller à Berlin, il y avait en Allemagne d'autres villes universitaires bien plus amusantes.

Aurélie se mit à sangloter.

(...) Aveuglée par les larmes, Aurélie fit promettre le secret à Agnès.

« Bon, répondit Agnès agacée par ces gamineries, inutile de me faire des confidences. J'ai compris. J'aurais d'ailleurs dû m'en douter depuis longtemps. Une simple histoire d'amour. »

Isabelle Hausser, *La Table des enfants*, Le Livre de Poche, pp.529-530

ANGLAIS

L'après-midi on avait revu Claude Hartmann au bureau vers quatre heures. À cinq heures il était parti. Il n'avait parlé à quiconque, il avait juste murmuré : « au revoir » en croisant sa secrétaire. Elle avait répondu : « Je vous souhaite un bon voyage », par politesse, elle savait bien qu'il détestait les voyages. Il l'avait regardée. Peut-être plus longuement qu'à l'ordinaire. Il avait souri.

(...) Le vendredi matin vers sept heures, il avait réveillé Pierre au téléphone. De ses rares amis Pierre était le plus proche, ou le moins lointain. Ils s'étaient connus à l'université et depuis ils n'avaient jamais cessé de se voir.

(...)

— Pierre, pardonne-moi de t'appeler si tôt. Je pars tout à l'heure en voyage. Pierre, s'il m'arrive quelque chose, prends bien soin de Thérèse.

Pierre était bourré de somnifères, il se souvenait avoir été long à réagir, il avait interrogé son ami :

— Où vas-tu ? Pourquoi pars-tu ?

Claude avait répondu :

— Je vais à New York, pour mes affaires.

Il avait répété :

— Prends bien soin de Thérèse.

Il avait encore dit :

— Je t'embrasse.

Il avait brusquement raccroché.

Jean-Denis BREDIN, *L'Absence*, 1986, Ed. FOLIO, pp 41-43

ARABE

Nous sommes entrés dans des sociétés du travail court. Cela fut un des plus grands apports du **XX^e** siècle à la condition humaine. L'expression ne me paraît pas trop forte. Les chiffres sont connus, mais il faut sans cesse le répéter.

Le **XIX^e** siècle débattait — et avec quelle violence — en 1848 de la durée quotidienne du travail : 11 ou 12 heures, ce qui, pour nombre de travailleurs, revenait à des semaines de 84 heures car le dimanche ne redevint férié qu'en 1906. Dans le même temps, l'espérance de vie d'un adolescent de quinze ans était, à cette époque en France, de 30 années. Un siècle plus tard, elle est de 60 ans. Et les spécialistes estiment aujourd'hui que l'espérance moyenne de vie devrait atteindre 100 ans pour une petite fille sur deux née en 2003. Parallèlement, le temps moyen passé à étudier est devenu proche de 19 ans pour une durée de travail de 40 ans, soit une année d'étude pour deux années de travail...

Aujourd'hui, il me semble que l'on peut dire que le temps nous appartient, à chacun de nous. Nous avons conquis là un bien essentiel. Libre à nous de son emploi. Mais faire société ensemble passe alors par un engagement volontaire, généralisé, paritaire, à donner contractuellement une partie de ce temps au travail salarié.

Jean VIARD,
Extrait d'un article du Nouvel Observateur
n° 2023
23 octobre 2003

ESPAGNOL

La fin commença le 8 novembre 1942 à Casablanca, Armand le comprit le jour même et tira ses conclusions : « Marions-nous, proposa-t-il dès le soir à Agathe, nous aurons trois enfants, promit-il ». Et dans les semaines qui suivirent, il acheta un terrain, résolut de changer de métier, de logement, d'horaires, de sphères, de plaisirs. Son maître mot devint « bâtir », à contre-courant de ce qu'il ressentait et prévoyait. Et il passerait le reste de sa vie, pas loin d'un demi-siècle, à ressasser cette évidence que « la fin » avait commencé le 8 novembre 1942 à huit heures quatre, soit dix minutes après le lever du soleil.

(...)

Plus tard, il serait en désaccord (...) furieux avec les livres d'histoire qui évoqueraient au contraire le 8 novembre 1942 comme un tournant heureux, (...), comme une ouverture, une aube, qui useraient du mot « fin » pour bien d'autres dates, antérieures ou postérieures, mais jamais pour celle-là.

D'après François Salvaing, *Casa*, 2003, Stock, page13.

ITALIEN

— Gisèle, je suis idiot, je ne te mérite pas... Mais qu'est-ce que je deviendrais si je ne t'avais pas (...).

— Mais qu'est-ce qui se passe, Alain ? Mais d'où viens-tu ? Quelle heure est-il ?

— Mon chéri, si tu savais quel délice de revenir ici ... Je me sens comme le renard poursuivi par les chasseurs... tu sais, dans ce roman anglais... on disait toujours que c'était toi mon renardeau, mais cette fois c'est moi qui suis traqué, je viens me réfugier, prends-moi dans tes bras... Tu sais ce que j'ai fait ? Tu sais d'où je viens ? De chez Germaine Lemaire... (...) Figure-toi, je rageais tellement en sortant d'ici, j'ai été ignoble, pardonne-moi... c'était idiot, je sais... ça m'a donné des forces tout à coup, j'ai pris mon courage à deux mains, je lui ai téléphoné... Elle m'a dit de venir tout de suite.

— Tu vois, Alain, mon chéri, tu vois ce que je te disais, tu vois comme tu étais fou... Alors, comment c'était ?

— Tu sais, je ne sais pas comment te dire, je ne sais pas encore bien moi-même. Naturellement, c'est merveilleux... tout est beau... mieux que je ne pensais...

Nathalie Sarraute, *Le planétarium*, Gallimard, 1959, p.91-92.

Aide à la traduction :

- le renard = la volpe
- le renardeau = il volpacchiotto
- traqué = braccato

RUSSE

Il avait reçu un télégramme de Jean, le matin, lui demandant de l'appeler d'urgence. Il était midi à présent et il étouffait de chaleur dans le petit bureau de poste de Bellac, à la fois inquiet et ravi de ce coup de téléphone. Il dut passer par trois secrétaires avant d'avoir Jean et la voix de ce dernier lui parut tout à coup très lointaine, comme venant d'une autre planète.

— Allô Gilles ? Tu vas mieux ? Ah, j'en étais sûr... je suis ravi, mon vieux...

« Pauvre idiot, pensait Gilles injustement. Tu n'en étais pas sûr du tout ! Tu ne pouvais même pas t'en douter. Ne me dis pas que tu comptais comme Odile sur le bon air du Limousin ».

Néanmoins, il répondait par petites phrases brèves et calmes comme un grand blessé, enfin sauvé, et qui se rend compte de la peur qu'il a faite à ses amis.

— ... Tu sais continuait Jean, Lenoux s'est brouillé avec le patron. On envisage de te confier toute la section étrangère. Je te jure que c'est vrai... Ce n'est même pas moi qui en ai parlé... Qu'est-ce que tu dis ?

Françoise Sagan, *Un peu de soleil dans l'eau froide*.

CONTRACTION

Le texte ci-dessous est à résumer, dans la langue choisie, en 180 mots, avec une tolérance de 10 % en plus ou en moins sur le nombre de mots. Si l'écart est supérieur à 10 % et inférieur à 20 %, la note théorique est divisée par deux ; un écart supérieur à 20 % entraîne la note 0.

Le candidat devra indiquer lui-même le nombre de mots employés.

L'épreuve est notée selon la qualité de la langue étrangère employée entre 0 et 12 ; la note ainsi obtenue est multipliée par un coefficient compris entre 0 et 1 selon la fidélité au texte de départ.

Informier n'est pas communiquer

Avec la mondialisation de l'information, le moindre événement est rendu visible, et apparemment plus compréhensible. Pour autant, il n'y a pas de lien direct entre l'augmentation du nombre d'informations et la compréhension du monde. Telle est la nouvelle donne du siècle qui s'ouvre : l'information ne crée pas la communication.

Pendant longtemps, les informations ont été si rares, les techniques si contraignantes, que tout progrès permettant davantage d'informations générait assez logiquement une meilleure compréhension du monde, *a fortiori* une meilleure communication. En un siècle, le progrès des techniques a été tel, du téléphone à la radio, de la télévision à l'ordinateur, et aujourd'hui à Internet, que l'on en est venu à assimiler progrès technique et progrès de la communication, au point de parler de « village global » pour ce nouvel espace mondial de l'information. Mais la communication mondiale demeure un leurre. Lentement et sûrement, l'écart se creuse entre les techniques toujours plus performantes et la communication humaine et sociale nécessairement plus aléatoire. Après dix années folles pour Internet, l'addition est lourde : désormais, ils déchantent, ceux qui croyaient qu'au bout des réseaux les hommes et les sociétés communiqueraient mieux. L'emballage des marchés a laissé place à un sévère krach économique.

La mondialisation de l'information n'est que le reflet de l'Occident, lié à un certain modèle politique et culturel. Il n'y a pas d'équivalence entre le Nord et le Sud : la diversité des cultures modifie radicalement les conditions de réception. Si les techniques sont les mêmes, les hommes, d'un bout à l'autre de la planète, ne sont pas intéressés par les mêmes choses... ni ne font le même usage des informations. L'abondance des informations ne simplifie rien et complique tout.

En réalité, cette mondialisation de la communication a connu trois étapes. La première est liée à la conquête du territoire entre le XVI^e et le XVIII^e siècle ; la deuxième étape, entre le XVIII^e et le XX^e siècle, a été celle de l'exploitation physique du monde sur un mode qui présupposait que ce monde était « infini ». La troisième étape – celle que nous vivons – nous place devant le fait que le monde est fini, fragile, et que les problèmes de cohabitation entre peuples et cultures sont désormais prédominants.

Pour comprendre l'importance de la dimension culturelle dans la communication, il faut revenir aux caractéristiques mêmes de la communication. Celles-ci comportent trois dimensions : la technique, la politique et les conditions socio-culturelles. Si les deux premières dimensions évoluent vite et finalement en parallèle, la troisième est la plus compliquée et la plus lente à se mettre en place. Les individus modifient moins vite leur

manière de communiquer qu'ils ne changent d'outils. Pour qu'il y ait une « révolution » dans la communication, il faut qu'il y ait une rupture aux trois niveaux. Cette rupture existe aujourd'hui aux niveaux technique et économique, mais il manque encore la troisième dimension qui est la plus importante. Les techniques et les réseaux ne suffisent pas à accroître l'intercompréhension – c'est même l'inverse.

En d'autres termes, la fin des distances physiques révèle l'importance des distances culturelles. Curieusement donc, cette troisième phase de la mondialisation, qui était censée nous rendre le monde plus familier, est celle qui, au contraire, nous fait prendre conscience de nos différences.

(...) Tel est le point de départ du **XXI^e** siècle : la rupture entre information et communication, la difficulté de passer de l'une à l'autre. On savait les cultures différentes, mais on pensait que la même information pouvait être plus ou moins acceptée par tous. On s'aperçoit du contraire : un fossé se creuse entre information et communication. Cette vérité empirique, on l'avait découverte, parfois douloureusement, au niveau des États-nations ; on la retrouve plus nettement à l'échelle du monde. C'est un certain modèle universaliste – en réalité occidental – de l'information et du lien entre information et communication qui s'effondre.

Dominique Wolton, *L'autre mondialisation*, Flammarion, 2003, p. 17 à 19